

Les langues dites “turques”*

constituent aujourd'hui un grand ensemble linguistique de cent dix millions de locuteurs, dont la moitié environ vit en Turquie. Outre le “poids” démographique de la Turquie, le fait qu'il s'agisse en l'occurrence du seul Etat souverain et indépendant, associé à l'histoire de l'Empire ottoman et à sa civilisation, confère au turc de Turquie un statut de prestige auprès d'autres communautés turcophones ; l'évolution du turc de Turquie agit parfois de ce fait, comme facteur de changement linguistique dans l'ensemble de l'aire turcophone. L'autre masse démographique se déploie en Asie centrale et se répartit comme suit :

– L'ex-URSS : 48 millions en 1986 essentiellement des Ouzbeks, Kazakhs, Tatars, Azer"s, Turkmènes, Kirghizes, Tchouvaches, Bachkirs, Daghestanais.

– La Chine : 8 millions en 1982, une majorité d'Ouigours du Xinjiang, “Turkestan chinois”, puis des Kazakh, Ouzbeks et Tatars.

– L'Iran : le cinquième de la population totale, soit en 1984, quelque 7 millions d'Azer"s, Afchars, Turkmènes.

– L'Afghanistan : un peu moins de 1,5 millions, Ouzbeks, Turkmènes et Kirghizes.

En Europe, les communautés turcophones sont constituées de populations “héritées” de l'Empire ottoman : la Bulgarie avec près d'un million de turcophones, la République de Chypre : un

* Laboratoire d'Anthropologie sociale. Collège de France.
Extrait d'un texte paru dans *Migrants-Formation*, n° 76, mars 1989.

peu moins de 200 000, la Grèce : quelque 150 000 personnes en Thrace occidentale et dans les îles du Dodécanèse, l'ex-Yougoslavie : quelque 100 000 personnes en Macédoine et dans le Kosovo, et la Roumanie : quelques milliers. Avec deux millions de personnes, la communauté immigrée originaire de Turquie constitue enfin un ensemble linguistique et culturel important qu'on aurait tort de considérer comme un simple appendice de l'ensemble turcophone de Turquie puisque cette "diaspora" vit dans le contexte pluriculturel de l'immigration en situation de ghetto, avec des enjeux spécifiques, et non dans un Etat-Nation unitaire. Il n'est pas exagéré de dire qu'on peut vivre, se socialiser, s'éduquer, travailler et aimer, fonder une famille et mourir à Berlin en ne parlant que le turc.

Mais, le turc parlé à Berlin, à Ankara et en Chine est-il la même langue ? Pour l'essentiel, c'est-à-dire aux plans syntaxique, morphologique et même lexical, la réponse est affirmative. Certes, la phonologie de ces langues présente des variations importantes au point de rendre méconnaissables certaines formes, mais ces règles de transformation phonologique sont bien répertoriées et connues entre ces différentes réalisations (lorsque "b" devient "n" par exemple : *ben* (moi je) de Turquie devient *men* avec le même sens en Azerbaïdjan par exemple ; ailleurs, "l" passe à "ch", à "r", à "z" etc.). Globalement, il s'agit d'une grande famille linguistique à l'intérieur de laquelle l'intercompréhension est relativement réalisée, en dépit de quelque 10 000 kilomètres qui séparent les deux extrêmes de l'espace linguistique continu turc, malgré les différences d'alphabet (latin, cyrillique, arabe) et, surtout, en dépit de l'absence de contacts historiques prolongés entre toutes ces cultures très diversifiées mais locutrices d'une même langue.

La très grande majorité des turcophones en Europe occidentale est originaire de Turquie. La langue turque de référence dans le contexte européen, est par conséquent ce qu'on appelle le turc de Turquie, langue nationale. Dans son état présent, le turc de Turquie est une "langue standard", le produit d'importants aménagements, manipulations et planifications linguistiques entrepris lors des réformes d'Atatürk à partir de 1928, suivant les recommandations de nombreux linguistes et philologues internationaux de l'époque, qui eurent à travailler

ensemble pour mettre sur pied ce qui deviendra "le turc nouveau" (*yeni Türkçe*) ou le "turc purifié" (*öz Türkçe*).

La politique de rénovation linguistique adoptée par Atatürk visait deux buts immédiats : consommer définitivement la rupture avec le système ottoman et donner ses lettres de noblesse au turc des parlars populaires et paysans, en érigeant celui-ci en langue nationale ancrée dans l'authenticité du terroir des années 1920.

Cette "réforme" linguistique puise dans le champ des découvertes de la turcologie - jeune discipline scientifique occidentale du XIXe siècle, et tend à restituer à travers le "turc purifié" la dimension historique occultée par six siècles de domination ottomane et l'islam. Il s'agit d'une démarche fondamentaliste, à travers le "retour aux sources linguistiques archaïques de la langue turque", c'est-à-dire au turc dynastique tel qu'il est écrit vers le VIe siècle de notre ère, autour du lac Baïkal, dans la Mongolie actuelle. Simplification et rénovation paradoxales, certes.

Un autre objectif, politique, sous-tend et inspire cette planification : parvenir à une langue simplifiée standard qui sera aussi "la" langue nationale, mettant en oeuvre par ce biais un processus d'unification forcée et d'élimination des dialectes et parlars locaux et - à plus forte raison - de langues comme le kurde. C'est afin de construire une identité nationale turque, idéologiquement inexistante jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, mais matérialisée lors de la guerre d'indépendance (1919-1924), et en réaction à "l'ottoman", qu'une telle politique est engagée.

En effet, "l'ottoman" est d'abord une langue savante, langue du palais, du pouvoir et de l'administration, de la religion, de l'Etat. Au sein de l'Empire multiethnique, plurireligieux et multilingue qu'est le système ottoman, chaque communauté, définie sur une base d'appartenance religieuse (*millet*), emploie sa propre langue de communication et de culture parallèlement à l'ottoman, réservé aux rapports avec le pouvoir et l'administration.

La "rénovation" du turc s'appuie sur des mesures autoritaires et législatives : le 1er novembre 1928, le nouvel alphabet latin est adopté et une mobilisation pour l'alphabétisation est décrétée. En 1930, les résultats de cette mobilisation pouvaient être considérés

comme acquis : à cette date, toutes les publications nouvelles emploient l'alphabet nouveau. Par la suite, la commission linguistique qui avait préparé la réforme de l'alphabet se transforme en 1932 en "Société de recherches sur la langue turque" puis en 1933 en une sorte d'"Académie de la langue turque" qui ne dit pas son nom : la "Société de la langue turque" (*Türk Dil Kurumu*). C'est l'organisme qui, jusqu'aujourd'hui "gère" le changement linguistique, le légitime et le censure. Pièce maîtresse des réformes d'Atatürk, d'inspiration étatique, populiste et nationaliste, le changement linguistique intervenu en Turquie se présente moins comme la traduction d'un changement social que comme un facteur qui est appelé à le déclencher.

Les résultats sont impressionnants : en juillet 1932, 35% du vocabulaire du turc est d'origine turque. Ce taux passe à 50% en 1946, 75% dans la décennie 1960-1970 et près de 80% actuellement. Une enquête réalisée par la Société de la Langue Turque (TDK) en 1975 indique que les 1000 mots les plus fréquents du turc actuel sont "nés" depuis la réforme de 1932.

L'entreprise la plus ambitieuse dans la mise en oeuvre de cette mobilisation lexicale reste la grande collecte des parlers populaires qui débute en 1932 pour aboutir à un fichier de 153 000 mots. Une commission de collecte lexicale à partir des parlers populaire est constituée auprès de chaque préfet. Cette commission organise et exécute les travaux de collecte menés au niveau villageois. Un manuel-guide est donné à tous les agents de collecte (instituteurs, agents de services sociaux et de santé, armée, etc.). Le but est de parvenir à un corpus lexical national et de substituer aux mots arabo-persans d'emprunt, hérités de l'ottoman, les lexèmes des parlers populaires locaux. Démarche essentiellement lexicologique, mais aussi ébauche d'une préoccupation syntaxique : le fichier constitué devait aussi permettre le repérage et la validation de processus de dérivation nouveaux qui jouent un rôle capital dans la syntaxe du turc, langue de type "agglutinant", dont l'essentiel des fonctions grammaticales s'opère à travers quelque 200 suffixes.

Le résultat de cette mobilisation lexicologique est la publication, en 1940, d'un dictionnaire des parlers populaires (*Söz Derleme Dergisi*), source incomparable pour l'ethnolinguistique de l'Anatolie, mais largement inadaptée pour

les tâches de rénovation et de standardisation qu'il était appelé à soutenir : le corpus des parlers payans pouvait-il couvrir les besoins d'une société urbaine et industrielle ? La démarche contemporaine consiste, à partir du vocabulaire des parlers populaires, à développer un vocabulaire technique et conceptuel qui suit l'évolution de la modernité, en prenant par exemple un mot des corpus populaire et en lui appliquant quelques procédures syntaxiques du turc pour faire dériver de la sorte des concepts nouveaux.

Exemple : le mot *kir* désigne en turc populaire "l'espace sauvage". En lui ajoutant le suffixe adjectival extrêmement productif de *sal* (qui a la propriété de, qui ressemble à), on obtiendra *kirsal* (qui ressortit à l'espace sauvage = rural).

Cet acharnement lexical est tel que, devant la véritable inflation de mots nouveaux, les adversaires du changement linguistique (nombreux, qui se recrutent dans le secteur traditionaliste et clérical de la société turque, qui préfèrent l'ottoman, riche en vocabulaire arabo-persan, langue du sacré), fabriquent des jeux de mots rageur autour de la thématique de la purification linguistique en appelant le turc nouveau *uydurca* (du "baratin"), en jouant avec la ressemblance phonétique avec *uygurca* (l'Ouïgour, une des langue turques de Chine) pour en marquer l'extranéité. Pour les traditionalistes, le turc nouveau cache un autre danger, l'abandon de l'arabe, "langue du Divin", même dans le domaine de l'islam, largement domestiqué par l'Etat. C'est l'administration des "affaires religieuses" qui forme et recrute en effet le personnel religieux, gère leur carrière de fonctionnaire. L'idée des kemalistes était de modifier là aussi le rapport à la langue, en imposant le turc comme langue liturgique - ce qui est déjà le cas pour la minorité Alévis. Mais le Coran et l'appel à la prière en turc, cela suffit en toute occasion à raviver la guerre de religion entre les cléricaux et les kemalistes.

Tout se passe donc comme si, partis d'une situation de diglossie (ottoman/turc), les enfants d'Atatürk, qui ont voulu bâtir une langue nationale, garante et symbole de l'unité et de l'identité de la nation turque, se trouvaient confrontés à une autre "diglossie" à travers la querelle linguistique qui oppose les traditionalistes/islamistes aux kemalistes et à la gauche, partisans du turc nouveau.

La diglossie nouvelle est parfois dans le langage du pouvoir : les régimes de droite traditionalistes, "abonnés" au pouvoir, trichent avec le turc nouveau en exhumant sectoriellement l'ottoman. On revient au turc nouveau lors de quelques passages "progressistes" du balancier politique qui laisse la parole aux adeptes du kemalisme. La couleur politique des quotidiens se reflète aussi dans leur rapport au néo-turc. L'armée et l'appareil éducatif restent toutefois durablement centré sur la langue d'Atatürk, mais servent occasionnellement de terrain de conquête pour les tenants du traditionalisme.

Cette diglossie cependant est relative et évolue vers l'enracinement du turc nouveau dans le quotidien et la culture : le rôle des médias est tel et tellement direct que nul n'est désormais en mesure de maîtriser le cours des choses par décret et pour l'ensemble de la société. Plus que tout autre facteur, c'est le fait que la langue de la culture se développe dans le turc nouveau qui joue un rôle déterminant. Cette conjonction entre la création culturelle et le turc nouveau s'explique par le fait que la quasi-totalité de la création littéraire et des traductions en grand nombre des chefs-d'oeuvre de la littérature mondiale par les maisons d'édition de l'Etat ont adopté le turc nouveau en l'enrichissant en toute liberté, presque en raison inverse des libertés d'expression habituellement jugulées par les pouvoirs publics. A cela s'ajoute le rôle moteur joué par quelques créateurs de renom d'abord national puis international comme Nazım Hikmet en poésie ou Yachar Kemal dans le roman, un grand nombre de poètes et d'écrivains "paysans" - issus du milieu paysan et utilisant le turc nouveau plus proche du parler paysan - , enfin par des nouvellistes et romanciers femmes, rares en société de tradition musulmane et qui dans leur création (genre nouveau) n'ont pas eu à subir les contraintes d'une tradition langagière et s'expriment sur un terrain permettant toutes les expériences d'écriture.

